

## Avant-propos

Là, je n'en suis qu'à la moitié de ma rédaction. Dans ma réflexion, j'en suis peut-être au-delà, mais à nouveau c'est soudain devenu trop difficile. Je suis sentimentale et je ne cesse de craquer. Il est possible qu'une réalité soit en train de prendre forme. Je veux dire que ce que j'écris va constituer, dans quelques mois, un véritable livre qui pourra garnir les rayonnages des librairies. Quelqu'un le prendra et pourra en feuilleter les pages. N'importe qui.

J'ai peur d'être jugée. J'ai cette angoisse que les gens que je pourrais croiser penseront que j'aurais pu faire mieux. Ils pourraient estimer que j'aurais dû trouver des moyens d'arrêter ce violeur il y a des années. La honte est aussi vive, aujourd'hui, que ce maudit après-midi de novembre, lorsque je n'étais qu'une enfant.

Il y a autre chose : j'éprouve toujours de la culpabilité. Oui, j'ai l'impression que ce livre est une manière de le trahir, lui. La nuit, je vois son visage, j'entends sa voix dans ma tête et je peux jurer que son esprit est là, avec moi. Est-il blessé, en colère ou est-il en train de me défier de poursuivre mon histoire, dans l'espoir que je finirai par me sentir différente d'une manière ou d'une autre ?



## Prologue

Ma passion pour les chaussures vient probablement de l'énorme collection, ravissante et chère, de ma mère. Il y avait une paire en particulier que j'adorais : un modèle argenté, avec un talon assez bas et le dessus qui brillait comme des diamants au soleil. Je pris l'habitude de me glisser dans sa chambre pour essayer ces chaussures encore et encore, espérant invariablement que, peut-être, cette fois-là, elles m'iraient.

Mais elles étaient toujours trop grandes pour moi.

Il y a une dizaine d'années, je retrouvai le designer de ces chaussures – des chaussures magnifiques – qui étaient vendues dans tout le pays. À présent, je possède ma propre collection, importante, ravissante et chère. Les modèles sont de véritables œuvres d'art, de toutes les couleurs et de modèles originaux. Dans certains cas, le motif orne aussi la semelle, ce qui me donne l'impression de les abîmer lorsque je marche avec. D'ailleurs, pour être honnête, elles ne sont pas forcément confortables et je ne les conseillerais pas pour aller faire les courses ou quoi que ce soit qui nécessite de marcher longtemps.

Quand même ! Ces chaussures sont extraordinaires ! Elles sont rapidement devenues ma nouvelle motivation pour aller faire du shopping. Je pourrais les acheter sur le Net, mais je ne suis pas très habile avec les ordinateurs,

ce qui est sans doute une excellente chose, parce que je ne peux admettre à quel point je dépenserais de l'argent si je me mettais à acheter des articles en me contentant de quelques clics de souris.

Les chaussures conservent une grande signification pour moi. Lorsque je les porte, je me sens bien. En fait, ce n'est pas juste que je me sens bien, c'est que je me sens forte. C'est peut-être un peu étrange, mais la vérité, c'est que, lorsque j'enfile une paire de chaussures farfelues, peu confortables, clinquantes avec des talons vertigineux, cela m'aide à me sentir ancrée, ce qui explique pourquoi j'ai choisi de porter ma paire préférée aux funérailles de Sean.

Sean est – était – mon beau-père. Il a épousé ma mère lorsque j'avais dix ans.

Les chaussures que j'ai portées à son enterrement sont ornées de petits lapins. Oh ! sauf si l'on ne se tient pas tout à côté de moi et qu'on regarde mes pieds, on ne les voit pas forcément. En fait, je suis la seule à savoir qu'elles sont couvertes de petits lapins et d'étoiles noires. Je suppose que je pourrais les décrire comme des bottines victoriennes. Cela vous paraît logique ? Elles doivent être lacées, bien qu'il n'y ait que cinq œillets et que les lacets soient formés du même matériau que les chaussures. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas pour les lapins que je les portais ce jour-là. Je les portais parce ces chaussures sont bordées de rose vif et que, pour moi en tout cas, le rose est la couleur de l'amour. Choisir de porter ces chaussures, c'était une manière de me protéger.

Les funérailles ne sont jamais agréables.

Ces chaussures m'ont permis de rester moi-même. Je n'allais pas m'excuser pour quoi que ce soit, mais je ne voulais pas non plus faire de mal. Le rose est une couleur d'amour, et je voulais..., j'avais besoin d'amour, ce jour-là,

pour tous ceux qui étaient présents, mais surtout pour moi-même.

Je portais un long manteau noir, qui, par contraste, faisait briller mes chaussures tout en me fournissant une couche de protection supplémentaire, d'instinct de préservation. Nous portions un manteau parce qu'il faisait froid et humide, et, ce matin-là, j'utilisais le mien pour me protéger des éventuels voyeurs et, oui, de la famille de Sean. Je n'étais pas sûre de la manière dont ils allaient me recevoir. Outre le manteau et les chaussures, j'avais dans la poche un ange. Je n'allais pas prendre de risque. C'était un article en argent avec un tout petit cabochon en améthyste violette au centre : mon ange gardien auquel je demandais de me protéger, moi et *ma* famille. De temps à autre, je le prenais discrètement dans ma main, dans ma poche, tandis que le prêtre parlait sans cesse.

Je voulais avoir l'air bien. Quelle est la femme qui ne le veut pas ? Mais les choses allaient bien au-delà. Ce que je veux dire, c'est que je ne voulais pas me trahir, montrer mes cicatrices internes. Je voulais paraître bien et ne pas avoir l'air d'une victime, surtout pas d'une femme qui avait été violée à plusieurs reprises par l'homme qui était mort, cet homme, mon beau-père, qui était aussi le père de cinq de mes enfants.



# 1

C'était en 1972, j'avais une belle vie, vraiment belle. À l'époque, je n'en avais pas conscience, mais, avec le recul, je peux dire que ma vie était merveilleuse. Je n'étais qu'une petite fille dont les seules difficultés tenaient à la stupide minijupe blanche que je devais porter tous les samedis matin pour jouer au tennis.

Nous, c'est-à-dire mes parents, mon petit frère Rikki et moi, vivions dans un mobile-home. Ce qui devait être provisoire. Papa, mécanicien de son métier, s'occupait d'un garage apprécié avec une boutique qui vendait des voitures et de l'essence sur la route de Drogheda, à Ardee, dans le nord de l'Irlande. Son père, mon grand-père Paul, lui avait légué un grand terrain, ce qui avait permis à papa de construire notre nouvelle maison tout à côté de son garage. Mes parents travaillaient beaucoup, et les affaires marchaient bien. Mon père envisageait même d'ouvrir un petit restaurant juste à côté.

Cela fait vraiment longtemps et peut-être que tellement de choses sont arrivées qu'il m'est difficile de me souvenir des détails précis. Je dois fouiller ma mémoire en essayant de retrouver les meilleurs moments. Au bout d'un temps, j'arrive à voir les maçons dans ma tête, qui sont en train de faire sortir la maison de la terre, brique après brique. Papa, coiffé de son vieux béret, surveille les travaux depuis le

toit du garage. Je l'appelle, il me sourit tout en me recommandant de m'éloigner pour ne pas prendre quelque chose sur la tête. Au cas où il pourrait m'avoir blessée, il me sourit encore.

Mon frère et moi, nous passons beaucoup de temps avec nos grands-parents paternels pendant la construction de la maison. Ils habitent en bas de la rue, enfin, au bout d'une allée en bas de la rue, dans une petite maison qui n'a que quatre pièces. Le plus souvent, ils se tiennent dans la cuisine-salle à manger. J'aimais tout particulièrement le jardin de derrière, chez ma grand-mère, parce que cela revenait à pénétrer dans une jungle sauvage et magique. Mamie comprenait la puissance des plantes, leurs vertus curatives et, lorsque nous partions en promenade, là où je voyais des touffes de mauvaises herbes et de fleurs, elle voyait des médicaments.

Nous allions souvent nous promener et, tout en marchant, elle scrutait sans relâche les marais et les alentours. Avec elle, c'était comme d'aller faire des courses. Elle pouvait se mettre à parler de l'école ou d'un truc de ce genre, pour brusquement pousser des cris de joie en se penchant et en sortant un sac en plastique de sa tenue du dimanche, tandis que je faisais de mon mieux pour déceler la source de son enthousiasme. Je m'émerveillais de la voir penchée sur un arbuste des plus ordinaires, prélevant délicatement ce dont elle avait besoin. Lorsque je lui demandais pourquoi elle n'en prenait pas davantage, puisque c'était gratuit et que cela n'appartenait à personne, elle expliquait qu'elle veillait à ce que la plante puisse prospérer de manière à ce qu'elle soit encore là la prochaine fois que nous viendrions.

Un jour, nous nous arrêtrâmes devant ce buisson d'églantine pendant ce qui me parut des heures, mais qui ne dura probablement que vingt minutes environ. Soigneusement,

elle cueillit suffisamment de baies pour nous deux afin de préparer du sirop de cynorrhodons tout en laissant assez de fruits pour les oiseaux ou tout autre amateur. En vérifiant qu'elle en avait laissé assez, elle déclara :

— La nature fournit assez pour tout et tout le monde, tant que nous ne sommes pas trop gourmands.

Lorsque nous allions jusqu'aux marais, nous devions prendre des précautions : il nous fallait nous munir d'indispensables bottes en caoutchouc et veiller à ne pas poser le pied dans les places molles et humides qui risquaient d'aspirer nos chaussures. Cela me fascinait. Combien de fois ma grand-mère m'arracha-t-elle à la boue tandis que je luttais pour conserver ma botte ? Malgré le nombre de fois où je me retrouvai ainsi embourbée, cela n'eut jamais l'air de l'agacer. Moi, j'étais toujours un peu inquiète, mais, tant qu'elle restait à mes côtés, je me sentais en sécurité. Elle parvenait toujours à récupérer ma botte. Toujours. Lorsque les voitures nous dépassaient, elle secouait la tête et soupirait pour montrer qu'elle trouvait dommage que les automobilistes ignorent quelles merveilles s'étendaient à quelques mètres de la route.

Elle avait installé son atelier dans la remise. Il y avait des rangées de vieux bocaux à confiture remplis de toutes sortes de dons de la nature : des plantes séchées, des baies, des groseilles à maquereau, des framboises et toutes sortes de choses que je ne connaissais pas. Les herbes étaient suspendues au toit pour sécher avant d'être soigneusement rangées dans les bocaux avec leur nom sur les étiquettes. À mes yeux naïfs, son jardin n'était pas assez organisé, et les fleurs sauvages aux couleurs vives voisinaient avec les chardons épineux et les feuilles d'oseille. Malgré tout, elle connaissait l'origine et l'identité de toutes les espèces, de tout ce qui poussait là, et elle adorait m'en faire faire le tour en me montrant les différentes plantes et en soulignant

leurs vertus. Si j'avais l'air distraite, elle me faisait toucher une feuille ou une tige en me demandant de la sentir et de répéter son nom. Aujourd'hui, je comprends qu'elle espérait transmettre son savoir :

— Regarde ça ! disait-elle.

Je regardais dûment tandis qu'elle décrivait les bénéfices de la plante après qu'elle avait été bouillie et associée à une autre plante qui, à mes yeux, avait l'air exactement identique. Là où je ne voyais que des mauvaises herbes, elle admirait des pousses qui avaient l'air plus précieuses que de la poussière d'or.

Aujourd'hui encore, lorsque j'aperçois une touffe de lavande dans mon propre jardin ou que j'en hume l'odeur, je suis aussitôt transportée en arrière, dans la maison de ma grand-mère : c'est l'odeur que j'associe le plus à elle. Ses plantes guérissaient toute une liste d'affections, depuis les simples rhumes jusqu'aux mystérieuses éruptions, ainsi que les affreux boutons rouges ou les verrues entêtées. J'imagine que, pour elle, c'était une sorte de thérapie que de récolter les plantes, de les faire sécher ou de les mettre en conserve, d'étiqueter les bocaux et de réfléchir à la manière de les employer le plus efficacement possible. Malheureusement, je sais qu'elle ne s'autorisait pas à en profiter beaucoup parce qu'elle souffrait, en fait, d'un sentiment de culpabilité implacable qui lui laissait penser que, d'une certaine manière, elle s'adonnait à une activité que l'Église désapprouvait. Pour lutter contre ce mal potentiel auquel elle risquait de prendre part, elle allait à la messe non pas une fois par jour mais deux fois, le matin et le soir. Je pense qu'elle avait la sensation que la messe la purgeait des éventuels péchés qu'elle pouvait, en toute innocence, commettre dans sa remise.

Elle éprouvait un authentique amour pour la nature. Un jour, elle m'annonça avec une certaine excitation qu'elle

voulait me montrer quelque chose de merveilleux. Dieu savait à quoi je m'attendais ! Elle me conduisit le long de l'allée jusqu'à un tas de feuilles brunes qu'elle repoussa avant de reculer pour surveiller ma réaction. Le moment était grave, mais je ne vis qu'une minuscule pousse avec deux tiges squelettiques.

— C'est un châtaignier ! s'exclama-t-elle dans un souffle.

J'ignorais ce qu'elle voulait que je dise ou fasse ; alors, je me contentai de copier son enthousiasme. Elle parut considérer ma réaction comme une récompense pour tous les efforts de l'année qu'elle avait placés dans son jardin.

Par ailleurs, ma grand-mère n'était pas spécialement coquette. Pour aller à la messe, elle appliquait quelques touches d'un vieux rouge à lèvres, enfilait son plus beau chapeau et son plus beau manteau sur sa robe usée et ses bas qui gardaient toujours des traces de terre du jardin. Le dimanche, lorsque mes parents travaillaient à la boutique, elle venait nous chercher, Rikki et moi, pour nous emmener à l'église. La messe nous ennuyait, mais j'aimais la longue promenade du retour jusqu'à la maisonnette de grand-mère, où nous retrouvions notre grand-père à sa place habituelle, devant la table de la cuisine, plongé dans le journal du dimanche.

C'était un homme à l'allure sévère, mais je savais qu'il m'aimait bien. Je me précipitais vers lui, et il me posait des questions sur la messe et sur ce que j'avais appris ce jour-là. Comme je ne prêtais jamais beaucoup d'attention aux chants et aux psaumes, je m'attachais à en inventer en veillant à respecter la morale. En dépit de son côté bougon, il souriait devant mes efforts pour le régaler de la leçon du matin. Malgré mon jeune âge, je comprenais qu'il n'était pas aussi grincheux qu'il voulait bien le montrer. Il faisait mine d'être entièrement absorbé par son journal, de ne pas

m'accorder trop d'attention, mais je savais qu'il observait le moindre de mes mouvements et je devinais le sourire qu'il tentait de réprimer. Lorsque j'avais épuisé les distractions de la messe du matin, il m'interrogeait sur l'école, et je veillais à toujours lui réserver quelque nouvelle. Un dimanche matin, je récitai fièrement ma dernière réussite scolaire, la table de deux, béatement inconsciente de mes nombreuses erreurs, et ravie de le voir éclater de rire.

Mes grands-parents n'avaient guère de choses en commun. Le vieux Paul, comme nous l'appelions, aimait boire un coup, et ses horaires étaient parfois irréguliers (de temps en temps, il ne rentrait pas avant le petit matin). Lorsqu'elle était vraiment fâchée contre lui, vraiment *fâchée*, ma grand-mère se retirait dans son jardin et s'asseyait sous l'arbre. Une fois, elle me raconta que, quand elle était plus jeune, le vieux Paul avait la réputation d'allumer ses cigarettes avec des billets de cinq livres, et elle déclara :

— Il avait de l'argent à gaspiller au pub, mais je n'avais même pas une miche de pain à mettre sur la table !

La seule chose qui ne me plaisait pas lorsque je leur rendais visite, c'était la soupe de poulet, au point que je me souviens encore de son odeur. Pendant des heures, ma grand-mère faisait bouillir des os et des petits morceaux de poulet, cou compris. Elle en versait des louches dans mon assiette, et j'avais la nausée rien qu'à voir le liquide beigeasse, avec les petits morceaux de viande recouverts d'horribles flaques de graisse. Toutes les semaines, je jetais un coup d'œil à la cocotte en espérant y découvrir une version améliorée, mais la soupe était toujours la même. J'essayais d'imaginer une manière de m'en débarrasser sans en avaler une goutte, par exemple en la jetant dans le gros poêle de la cuisine, mais je devinais que cela éteindrait le feu. Je savais aussi que, si je la renversais

par inadvertance sur le sol, ma grand-mère remplirait aussitôt mon assiette en prélevant encore de la soupe dans cette énorme cocotte qui semblait ne jamais se vider. Toutefois, si nous finissions notre soupe, nous avions droit à deux récompenses, dont l'une en bon argent sonnante et trébuchante. Le vieux Paul savait que je détestais ça et il me promettait une belle pièce de dix pence toute brillante si je mangeais ma part. La seconde récompense était la purée de grand-mère. Voilà une chose que j'adorais. Ses pommes de terre étaient toujours parfaitement écrasées, juste comme je les aimais, avec des petits morceaux d'oignon et beaucoup de beurre et de lait. Il était bien difficile de finir cette soupe, mais je voulais de la purée et j'avais besoin de la pièce. Paradoxalement, mon frère et moi utilisions cette récompense durement gagnée pour acheter des bonbons afin de nous débarrasser du goût de la soupe. Hélas, une soupe encore pire n'allait pas tarder à nous être servie, d'un vert morve, avec une texture aqueuse. Bien entendu, Rikki et moi, nous en eûmes horreur sur-le-champ, mais nous nous forçâmes à la manger pour lui faire plaisir. Bien plus tard, nous découvrîmes que l'ingrédient principal était les orties du jardin. Ma grand-mère croyait que les orties étaient un gage de santé et de longue vie.

Certains jours, je devais chanter pour avoir à manger – littéralement ! Je faisais partie de la chorale de l'école, et grand-mère me suppliait souvent d'exécuter son hymne préféré : *Morning Has Broken*. Je chantais plutôt juste, mais je manquais de confiance en moi, même si ma grand-mère affirmait semaine après semaine que j'avais une très belle voix.

Grand-mère me fit également découvrir les sites historiques de la région. Tous les deux mois environ, nous

allions à « l'église qui saute » de Kildemock. Ce célèbre monument me décevait chaque fois parce que je ne le vis jamais sauter, pas une seule fois. La légende raconte qu'un méchant homme était enterré dans le cimetière de l'église et que, comme il s'agissait d'une terre consacrée, l'église voulait se débarrasser de son corps et qu'ainsi les murs se déplaçaient afin de l'expulser du territoire sacré. Moi, je ne lui trouvais absolument rien de remarquable, d'autant que tout ce qu'il restait de l'église était un mur et un tas de pierres. Pourquoi lui avait-on donné le nom d'église, et a fortiori d'église qui sautait ? Lorsque nous nous éloignions des ruines, je ne cessais de jeter des coups d'œil en arrière en espérant déceler un mouvement, mais cela n'arriva jamais. Peut-être que ma grand-mère espérait également la voir sauter, ce qui expliquerait pourquoi nous nous y rendions si souvent.

Mon autre grand-mère habitait en dehors de la ville. Elle possédait un grand jardin qui était toujours parfaitement entretenu, sans un seul brin d'herbe de travers. D'ailleurs, chaque chose était à sa place, point barre. Elle n'était pas aussi chaleureuse que ma grand-mère paternelle. D'ailleurs, ma mère ne fut jamais proche de sa propre mère, sauf vers la fin de sa vie, et cette grand-mère m'avait toujours frappée comme étant une femme sévère. Mon grand-père maternel était un homme discret, de petite taille. C'était une famille nombreuse, avec beaucoup de parents, mais je n'ai jamais eu l'impression qu'ils étaient proches ou qu'ils entretenaient des liens. Ce n'est toutefois peut-être qu'une idée, à cause de ce qui se passa par la suite.